

Le geste de Fernand Deligny

FRANÇOISE TSCHOPP

Entre juillet 1987 et 1990, j'ai rencontré à plusieurs reprises Fernand Deligny dans sa maison des Cévennes. La première fois, il m'avait donné rendez-vous à huit heures du matin et, accompagnée de mon fils adolescent, nous nous sommes entretenus durant plus de quatre heures sans qu'un verre d'eau nous soit proposé. La présence de mon fils ne le gênait pas, mais le dialogue qui s'était instauré se déroulait entre lui et moi, et mon fils était véritablement ignoré. Nous avions dû faire de la route pour atteindre le hameau de Monoblet où il résidait. Il m'avait accordé cette entrevue après que je lui ai dit qu'il n'était pas question pour moi de chercher à construire «un modèle Deligny», mais de comprendre les valeurs et le sens des démarches qu'il menait. J'avais eu la nette impression qu'il fallait, pour la formatrice en travail social que j'étais, montrer patte blanche et progressivement gagner sa confiance. J'enseignais depuis plusieurs années, et l'apport de figures marquantes de la pédagogie et des modèles éducatifs qui ont contribué à la reconnaissance de l'éducation spécialisée, l'entreprise d'articuler pratique des terrains et théories, le tricotage entre conceptualisation d'une pensée et écriture, tout cela était au cœur de mes préoccupations.

La rencontre avec Deligny m'engageait à ne pas m'arrêter à des aspects formels : là où il y a de la complexité, il y a des choses à découvrir. Il ne s'agissait pas de comprendre à toute force, mais de nourrir une attitude par rapport à l'Autre qui permette des points de rencontre : cultiver sa curiosité, rester ouvert sans chercher à expliquer l'autre, sans vouloir faire de projet pour l'autre – une manière de vivre et travailler qui touchait à sa réflexion sur la notion de sujet et d'acteur.

À la lecture du texte qui suit, les lecteurs comprendront certainement la réticence que pouvait avoir Deligny à recevoir une personne intriguée par ses expériences, par sa ténacité à consacrer sa vie aux exclus et à mener un projet politique. Par la suite, à travers notre correspondance et diverses rencontres, j'eus l'occasion de mieux percevoir l'être qu'il était derrière ses écrits, bien qu'il échappât à toute tentative de le cerner. C'est sur cette impossibilité de circonscrire les personnes que repose tout son travail.

Un «être d'asile». Fernand Deligny est né le 7 septembre 1913 à Bergues, dans le Nord de la France. Par ses récits, on apprend que son père a disparu lors de la Première Guerre mondiale. Très tôt, il devient donc pupille de la Nation. «Pris en main» par un grand-père instituteur, il se détermine dès avril 1933 comme cet «être d'asile» qu'il disait avoir été toute sa vie. S'il raconte comment il fut initié au monde par ses grands-pères, il ne parle que très peu de sa mère, veuve de guerre, syndiquée de gauche. Il serait ainsi très hasardeux de prétendre retrouver le lien primordial rattachant l'enfance de Deligny à son singulier attachement à l'enfance et aux engagements qu'il prit toute sa vie.

Son parcours commence à la fin des années 1930, à l'hôpital d'Armentières (Nord de la France), dans cet espace fermé sur lui-même où il exerça son métier d'instituteur au sein d'une classe de «débiles ou arriérés», selon l'expression en vigueur à l'époque.

Son itinéraire est jalonné d'expérimentations, d'échecs, de ruptures professionnelles et politiques. Sa manière même de vivre

constituait une remise en question des structures et des conceptions éducatives, pédagogiques et thérapeutiques de l'époque. De 1940 à 1960 environ, sa période nomade, Deligny œuvra auprès d'exclus sociaux, «des marginaux ou caractériels». Il vécut ensuite une période sédentaire, de 1967 jusqu'à sa mort en 1996, auprès d'enfants et d'adolescents autistes, à Monoblet dans les Cévennes, période qui fut décisive pour sa recherche sur le langage et sur l'institutionnalisation.

Ruptures et configurations : une stratégie de l'esquive. En se déplaçant dans les Cévennes, Deligny se replie comme dans le maquis, ainsi qu'il le reconnaissait lui-même. Il s'agit alors pour lui de se protéger, dans un mouvement salutaire vers l'extérieur – dans la campagne comme dans ces territoires lointains délaissés par Paris –, de retrouver de l'espace pour expérimenter et pour penser. C'est de sa part une pratique de rupture, vécue collectivement au sein d'un groupe de permanents formant avec lui cette «singulière ethnie» qui accompagnera durant plus de trente ans des enfants autistes dont le mode de communication avec les êtres humains et avec la nature échappe à toute compréhension. Être là, proche d'enfants «mutiques», agir là.

Instituteur, sensible aux techniques Freinet, il développe de nombreux moyens pédagogiques. En tant qu'enseignant, il utilise le dessin, le jeu mimé et le récit improvisé à partir d'objets usuels (1978) pour que l'enfant exprime son rapport au monde. Autre moyen très original, sa pratique de la caméra constitue très tôt un véritable outil. Ajoutons-y l'écriture de scénarios, de films pour le grand public – il a participé au film de François Truffaut *Les quatre cents coups* (1959) – et, enfin, de cartes pour expliciter les trajets des enfants autistes sur le territoire des Cévennes.

Dans un ouvrage publié en 2013 par les Éditions L'Arachnéen, *Traces de réseau de Fernand Deligny – 1969-1979*, trois cents cartes topographiques dessinées par les membres du réseau présentent les déplacements des enfants et des adultes dans un espace commun, hors langage. Cette œuvre commune durera dix ans. Selon Gisèle Durand, membre du réseau, «puisque le langage n'avait pas de prise, il fallait inventer [...] des moyens pour être en liaison entre les différents territoires et ces enfants qui habitent le monde sans l'habiter».

Qu'est-ce qui se vivait autour de la pratique de ces cartes ? Deligny s'en expliquait d'une voix claire et paisible, tout en bougeant son doigt sur ces «lignes d'erre», montrant les traces des déplacements et des arrêts des enfants sur un territoire, repérant ou non des convergences. «Suivre la ligne d'erre», disait-il, «ouvre la voie à un regard autre envers les "choses" du coutumier», «permet de s'apercevoir de ce qui échappe au premier regard». «Nous vivons dans le temps (du projet), ils vivent dans l'espace, ils voient ce qui ne nous regarde pas.» (dans le film *Le Moindre geste*, 1962-1971).

Dans ses écrits, Deligny a utilisé une forme pamphlétaire et poétique et a fait preuve, certes, d'une «impertinence créative» (Paul Ricœur, *La métaphore vive*, 1975) dont la portée dans le langage et dans l'écriture ne peut se réduire à l'invention de formes langagières originales. Comme on pourra le voir plus loin dans cet ouvrage, il n'a pas élaboré dans sa pratique et son discours «une stratégie de l'esquive» uniquement face aux institutions éducatives et aux autorités, mais aussi face au langage, par une



Fernand Deligny et «Janmari». Shellac Films

écriture rebelle à toute analyse réductrice. Il a récusé nombre de termes et de notions du langage courant de l'éducation : «éducateur», «professionnel», «agent du travail social» – mais aussi de la psychanalyse et de la psychiatrie. Il a joué de manière permanente avec les mots, un jeu de ruptures, mais aussi de configurations inséparables de ses expériences éducatives. Sa pensée ne se laisse pas enfermer dans les catégories dominantes de la pensée et du langage. Elle est en mouvement, se laisse saisir puis se dérobe à notre compréhension, sans éteindre l'envie de poursuivre la réflexion.

Une pensée fondamentalement subversive. J'ai eu l'occasion de présenter le travail de Deligny à maintes reprises dès les années 1990. Une de ces présentations, qui eut lieu à Paris dans les années 1995-1996, fut particulièrement houleuse, une partie du public présent ressentant les initiatives de Deligny, particulièrement cette expérience dans les Cévennes, comme une remise en cause des dispositifs créés au sein de l'école publique en France. Une autre conférence que je donnai à la Sorbonne fut l'occasion d'échanges nourris autour de concepts philosophiques très théoriques.

Ces débats passionnels aboutissant à des batailles rangées constituent autant d'écueils

– institutionnels et théoriques – dans la réception de son œuvre. Se nourrir de ses écrits implique liberté et souplesse. C'est le moment d'engager une curiosité, une urgence : lorsqu'on est dérangé, il devient vital de comprendre la pensée qui a régi ces expériences et de produire de la pensée en retour.

Comment garder trace, aujourd'hui, de ce qui peut faire sens pour l'éducation spécialisée et le travail social actuels ? Survenue depuis plus de vingt ans, sa disparition a laissé un vide et l'on peut regretter tant le foisonnement de ses interrogations que la variété de ses expériences originales, ou encore la surprenante fécondité de son écriture.

Deligny a toute sa place parmi les auteurs incontournables qui ont réfléchi aux finalités éducatives et au sens de l'engagement professionnel. Il est fondamental pour nous de ne pas laisser mourir ces expériences, à un moment où la tendance est de calculer, prévoir ou projeter. L'obligation de résultat attendue des professionnels, et même des parents, menace d'écraser l'humanité des plus vulnérables – nous pouvons l'observer aujourd'hui, par exemple, dans les débats touchant à l'école inclusive. De son vivant – par sa personne, ses actions, ses discours –, Deligny a dérangé, fasciné, agacé. Respecté dans le monde de l'éducation sans pour autant être connu, si ce n'est pour un certain charisme, ignoré ici,

disqualifié là, les réactions à son égard le désignaient comme inclassable, voire asocial dans sa manière de vivre et d'interroger les professionnels de la formation, de l'éducation spécialisée ou encore de la psychiatrie. Ses expériences, bien que riches et significatives, ne peuvent pas être reproduites. Il ne s'agit pas de méthodes transmissibles, de dispositifs éducatifs destinés à être imités, mais plutôt d'une recherche de sens à renouveler, d'une manière de vivre lorsqu'on œuvre au service de l'enfance et de l'adolescence vulnérables.

Le destin de l'homme comme sa pensée constituent donc un prodigieux vecteur de réflexion, d'émotion, de mise en mouvement – ce déplacement des ombres à la réalité évoqué par Platon dans le mythe de la Caverne. À la lecture de ses textes, la pensée se met continuellement en route. À son contact, j'ai pu débattre d'idées et de valeurs philosophiques qui ont jalonné ma pratique en travail social et dans le monde de la formation.

Accepter d'entrer dans des textes parfois elliptiques suppose que l'on éprouve quelques affinités avec la parole de l'auteur, sans pour autant faire preuve d'une fascination aveugle. Toute démarche de connaissance implique un cheminement de la pensée et de la communication entre un auteur et un lecteur activement impliqué. Entrer dans un discours, y avancer à tâtons comme au sein d'un labyrinthe, courir le risque de se faire déborder, de se perdre, voire de se tromper dans la compréhension de celui-ci, traverser des moments d'incertitude oblige à cheminer avec des interrogations. Ce risque-là, je l'ai pris et le prends encore aujourd'hui, même si je conserve le sentiment que la finesse et donc l'originalité, la puissance mais aussi les limites d'une telle pensée m'échappent en partie.

(...)

Entrer dans l'œuvre. On peut aborder l'œuvre de Deligny par des chemins divers. Les quelque trente ouvrages qui ont été publiés de sa main, témoignant de sa profusion, peuvent intimider. Voici quelques entrées. Par exemple, il est possible d'entendre la voix de Deligny en regardant les films édités en 2007 par les Éditions Montparnasse dans un coffret consacré au *Cinéma de Fernand Deligny*, qui présente, avec des documentaires récents, les films qu'il a réalisés: ainsi, *Ce gamin, là* (1975) présente «Janmari», enfant autiste qu'il éleva et considérait comme son maître à penser. Janmari vécut de nombreuses années dans le réseau de Deligny et décéda après lui, en 2002. Sa présence muette, «à la clé de notre existence», suscite encore de nombreuses réflexions. «Ce gamin, là», comme Deligny le dit: «invivable, insupportable, incurable, infatigable, et nous à ses yeux invisibles, inexistants, nous étions là, désarmés, tenaces. Mutique, au défaut du langage, à nous demander ce qui nous fait défaut».

Ses *Lettres à un travailleur social*, récemment publiées (2017), constituent une réponse à des «travailleurs sociaux déconcertés par la tâche qui leur incombe». «Mon projet de t'épauler n'est pas de rompre l'épaule ni de te prendre pour un fusil... Et le fait est que pour t'épauler, il me faut trouver appui moi-même et, te racontant tant bien que mal sur quoi je prends appui, il peut se faire que cet appui se prête à être commun, comme on le dirait d'un puits qui serait communal».

Après sa mort, plusieurs ouvrages importants regroupant l'ensemble de ses écrits: *Fernand Deligny, Œuvres* (2007), sa *Correspondance 1968-1996* (2008), un ouvrage sur les *Cartes et lignes d'erre 1969-1979* (2013), ont été édités par L'Arachnéen, y compris le *Journal de Janmari*, en 2013. À travers ces matériaux précieux, il est possible d'approcher l'œuvre fourmillante et inspirée de Deligny.

Les travailleurs sociaux se tiennent sur des terrains mouvants, en tension, à la croisée d'interrogations politiques, sociales et

institutionnelles. Dégager des positions à tenir dans ce monde en transformation permanente reste difficile. Des postures éthiques, voire de résistance, leur restent à construire, seuls ou en collectif.

Ma propre expérience me l'a enseigné: il est nécessaire de penser pour sortir du brouillard: prendre le risque de se heurter à l'impensé, garder son intégrité, ses valeurs, être engagé dans l'action sociale et éducative sans dommage pour soi, ni pour les bénéficiaires de ces actions. À travers un étayage réflexif, entretenir une pratique constante d'interrogations face aux nombreux dilemmes amenés par le quotidien offre l'opportunité de ne pas être submergé, tout en donnant des pistes pour des réponses toujours provisoires, mais riches. Par l'ensemble de son écriture, Deligny réaffirme à sa manière l'importance de la recherche, ce tricotage entre l'action et la pensée nécessaire pour tout professionnel du travail social: «Tout effort de rééducation non soutenu par une recherche sent par trop rapidement le linge des gâteaux ou l'eau bénite croupie» (*Le croire et le craindre*, 1978).

La fréquentation de Deligny ouvre les chemins de l'incertitude et de la prise de risque, de l'aventure riche en émotions. Il nous invite avec rigueur à ne perdre de vue ni la question du sens de nos pratiques ni les paradoxes du travail social. Les nombreuses expériences de cet *éducateur sans qualités* restent riches d'enseignements. Puisse la curiosité des lectrices et lecteurs, piquée par l'originalité de ce personnage, nourrir leur lecture de son œuvre, leur permettre de se pencher sur sa vie et rejailir sur leur pratique professionnelle.



Extrait de
Françoise Tschopp
Le geste de Fernand Deligny.
L'éducation aux prises avec les mots
Éditions ies, 2020, 160 pages

www.hesge.ch/hets/editions-ies



Le film *Monsieur Deligny, vagabond efficace* de Richard Copans (2020) est un hommage sensible à sa pédagogie de la confiance, à son rapport particulier au langage, à la poésie et au cinéma. Il est disponible en VOD, en attendant une possible sortie en salle, en Suisse sur le site elefantfilms.ch et en France sur le site shellacfilms.com

L'obscur

PHILIPPE TESTA

Je mène une vie très conforme, sans surprises et sans remous, même si – les news-break ne parlent que de ça – le monde semble de plus en plus agité. Les jours se ressemblent et ne laissent pas de traces, à peine l'attente du prochain day off. Ce sont les seuls moments où je peux sortir et m'arracher à l'immobilité qu'imposent mon job, le Global Screen, les stimulateurs, les sociaux. Le manque de mouvement transforme l'existence en une purée lisse, creuse et indigeste. Bien sûr, les habitudes permettent un gain de temps et d'énergie en éloignant certaines questions inutiles. Elles évitent aussi certaines angoisses. Au cœur de la répétition se trouve une certaine forme d'apaisement et donc de stabilité émotionnelle. J'évolue en tout cas dans un univers bien défini: je me lève tous les matins à la même heure, j'effectue les mêmes trajets, je fais les courses dans les mêmes foodcourts, j'achète les mêmes produits agrémentés à l'occasion d'hydropos ou d'une de ces nouveautés que l'industrie agralim met sur le marché pour amener un peu de fantaisie dans nos existences de consommateur.

Pendant mes days off, je descends souvent au bord du lac Léman. La distance importe peu quand on veut aérer son quotidien. L'essentiel est de marcher. En avançant au rythme de ses pas, on effectue autant de voyages infimes, mais permettant une excellente oxygénation de la pensée. Évidemment, marcher est aussi très répétitif. C'est même une activité particulièrement monotone. Mais au moins on a une certaine impression de liberté. J'aime me promener au bord du lac, j'aime la surface toujours changeante de l'eau, l'espace vertical des montagnes. C'est un des seuls endroits où on peut profiter d'un peu de végétation, de fraîcheur et de ciel. En tout cas, j'éprouve souvent de vrais frissons, un plaisir difficile à définir, très physique, qui part de mon ventre, se répand dans mes membres et délivre ma tête. Dans ces moments, je me sens en phase avec l'instant, présent au monde, sensible à sa respiration. Je me rends compte à quel point nous vivons coupés du souffle de la nature; nous sommes empêtrés dans un univers artificiel et toxique où tout est émoussé, y compris notre vie intérieure. Grâce aux médocs, nous évitons les flux et reflux de nos humeurs et nous sommes obligés d'avoir recours à des adjuvants pour nous souvenir que nous sommes vivants. Les sociaux ou les stimulateurs multi-sensoriels et leurs séquences d'émotions-types à downloader depuis le Global Screen ont fini par perturber notre sensibilité. Pour beaucoup, le bonheur se trouve dans les divertissements offerts par l'Unterhaltung Indus. Les gens se convainquent de la qualité des déjections dont ils sont gavés. Ils s'aveuglent, dans une quête effrénée de sensations et de sociabilité virtuelles, seules issues, désordonnées, chaotiques. Et certainement que le déni et la mauvaise foi maintiennent dans une ignorance qui peut paraître plaisante. On avale ce qu'on nous dit, on adhère à ce qui est proposé, on croit vivre des expériences inoubliables, on croit vivre tout court. De toute façon, je suis qui pour parler de ça? Qu'est-ce que j'y connais? Pas grand-chose, même si j'ai déjà été amoureux et que cette expérience m'a donné accès à un monde troublant, plus beau encore que tout ce que je peux éprouver pendant mes promenades. Avec Pia, j'ai vécu des mo-

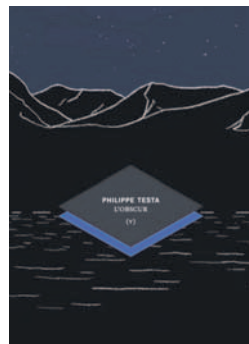
ments infiniment doux: me réveiller à ses côtés, m'endormir près d'elle, rêver avec elle. Mais après sa requalification, Pia s'est mise à passer de plus en plus de temps sur les sociaux, ou à se laisser entraîner par les algorithmes des stimulateurs. Je n'ai rien pu faire pour la sortir de son apathie. Sans compter que de mon côté, rester immobile me donnait envie de me cogner la tête contre les murs. J'ai essayé de la convaincre d'essayer de retrouver un job, de faire quelque chose, de sortir, je lui ai dit que les médocs c'était bon pour ceux qui ne voulaient plus faire l'effort de bouger, que les sociaux ça nourrissait l'ego mais pas le cerveau. Ça a été peine perdue. (...)

Une nouvelle coupure de courant a lieu alors que je me trouve dans l'escalator urbain, le mardi suivant. La rampe s'arrête brusquement entre les stations Europe et RiMauBé. Plusieurs personnes chutent au milieu des cris et des exclamations. Les lumières clignotent, s'éteignent, avant que l'éclairage de secours s'enclenche. Malgré ça, la tension est palpable. La situation est relativement ordinaire, mais il y a toujours un risque que les choses dégénèrent. Les séquences du black-out de Londres me reviennent en tête. Contrairement aux précédents, il a duré plus d'une douzaine d'heures, et quand les dispositifs d'alim autonomes ont commencé à flancher les uns après les autres, les gens ont vite compris ce que ça signifiait par rapport aux systèmes de surveillance et de sécurité. Les fashion points d'Oxford Street et plus généralement les boutiques de luxe de masse et les mégasurfaces de bionique ont été pillées par des personnes de toutes les catégories sociales. Malgré les campagnes des Komités Anti-OStentation, malgré les critiques de certains commentateurs vis-à-vis du luxe de masse, l'envie de ressembler aux Winners, aux Happy few et aux Rich Kids est toujours un ressort puissant, menant la majorité des gens à consommer et à se conformer. Toujours cette fascination pour tout ce qui est plus coûteux et plus visible. Toujours ce manque de confiance en soi méthodiquement entretenu et, en conséquence, ce besoin se distinguer symboliquement. La course à l'apparence alors que l'Überklasse est la première à privilégier la discrétion. Mais c'est vrai que l'ostentation a toujours été une préoccupation de pauvres et de nouveaux riches.

Dans la luminosité spectrale de l'éclairage de secours, j'attends que le courant revienne. Quelqu'un crie:

– Avancez! Il faut sortir!

Il y a un remue-ménage. La personne répète son ordre, d'autres répliquent qu'au contraire il faut attendre. Mais bientôt, je sens une pression derrière moi et suis pris dans le mouvement incontrôlable qui a gagné la foule. Quand j'émerge en plein air, je remarque que de nombreux passants sont arrêtés et consultent leur extens ou pianotent sur les branches de leurs glasses. L'absence de connexion coupe les gens du monde et les isole au milieu de la foule. (...)



Extrait de
Philippe Testa
L'Obscur
Éditions
Hélice Hélas,
2020, 208 pages

helicehelas.org



ELEFANT FILMS

CINÉMA

Le monde du silence

Dans *Monsieur Deligny, vagabond efficace*, Richard Copans brosse le portrait passionnant d’un éducateur éclairé, cinéaste à ses heures.

JEUDI 28 MAI 2020 MATHIEU LOEWER

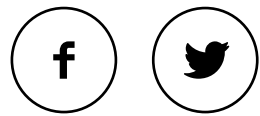
DOCUMENTAIRE ► Pionnier de l’éducation spécialisée, sans doute un peu oublié aujourd’hui, Fernand Deligny (1913-1996) réapparaît dans un documentaire de Richard Copans à voir en VOD. Ce pédagogue iconoclaste méritait bien un film qui retrace son parcours atypique et cerne son œuvre, laquelle fut aussi cinématographique. Portrait kaléidoscopique nourri de nombreuses archives (lettres et textes lus en voix off, photos, extraits de films), *Monsieur Deligny, vagabond efficace* rend hommage à un personnage étonnant, en avance sur son temps et profondément humaniste.

Instituteur à l’hôpital psychiatrique d’Armentières en 1938, Fernand Deligny révolutionne un régime asilaire quasi carcéral, où il introduit des activités sportives ou culturelles et bannit les sanctions. A la Libération, dans la mouvance communiste de l’éducation populaire, il fonde ensuite la Grande Cordée: des «cures libres» pour jeunes délinquants et psychotiques, qui échappent ainsi à la prison ou à l’asile. Enfin, dès 1966, l’éducateur se consacre aux enfants autistes. Alors que ceux-ci sont habituellement internés, il crée dans les Cévennes un réseau de lieux où s’organise une vie commune en dehors du langage, adaptée à leurs besoins.

Deligny œuvre donc en marge des institutions, accompagnant sa pratique de textes théoriques, livres, dessins et films. Considérée comme un outil pédagogique, la caméra lui permet de documenter ses expérimentations, de saisir le monde muet des autistes. Il sera soutenu par François Truffaut, qui l’aide à produire *Le Moindre Geste* (1971), présenté à la Semaine de la critique cannoise, et *Ce gamin-là* (1976). Le réalisateur de *L’Enfant sauvage* lui avait d’abord soumis le scénario des *400 Coups*, dont l’éducateur a imaginé la fin où le jeune Jean-Pierre Léaud court sur la plage. Déjà passionnante, l’histoire de Fernand Deligny croise ainsi celle du septième art.

A voir en VOD sur elefantfilms.ch

CULTURE CINÉMA MATHIEU LOEWER DOCUMENTAIRE



A lire également



DOCUMENTAIRE

Maradona, icône tragique

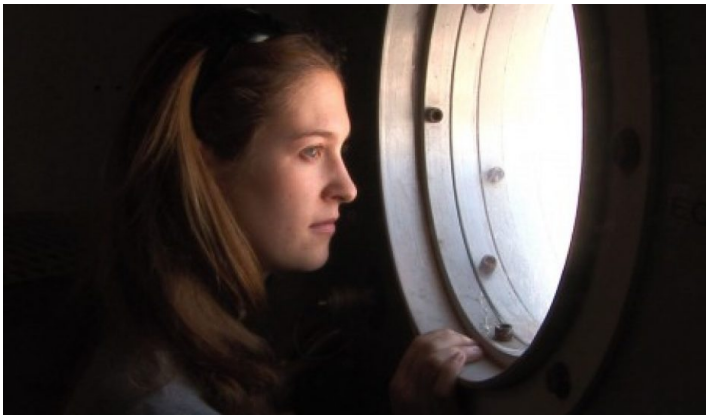
JEUDI 22 AOÛT 2019 MATHIEU LOEWER



DOCUMENTAIRE

«Gardarem Lo Larzac!»

VENDREDI 23 DÉCEMBRE 2011 RODERIC MOUNIR



DOCUMENTAIRE

Fatigués de la Terre

VENDREDI 12 FÉVRIER 2010 MATHIEU LOEWER



DOCUMENTAIRE

Le corps des femmes

JEUDI 14 MARS 2019 MATHIEU LOEWER

QUI SOMMES-NOUS?

Charte rédactionnelle
Association éditrice
L'équipe
Soutenir Le Courier
Contacts / Naissances et
Mortuaires

PUBLICITÉ / PARTENARIATS

Tarifs publicitaires
Partenariats

BOUTIQUE

Parrainage essai web
Don / Souscription

ABONNEMENTS

abonnements
Conditions générales de
vente
Carte Coté Courier

EDITION DU JOUR



RÉGIONS

Genève
Neuchâtel
Valais
Vaud
Jura

SUISSE

INTERNATIONAL

Solidarité

CULTURE

Cinéma
Musique
Livres
BD
Scène
Arts plastiques
Inédits
Inédits auteurs
dramatiques
Strips

SOCIÉTÉ

Égalité
Écologie
Économie
Histoire
Religions
Alternatives
Médias

OPINIONS

Édito
Contrechamp
Chroniques
Lecteurs
Nos invités
A côté de la plaque

DOSSIERS

La grève du climat
La grève des
femmes
Aéroport de Genève
L'affaire Maudet